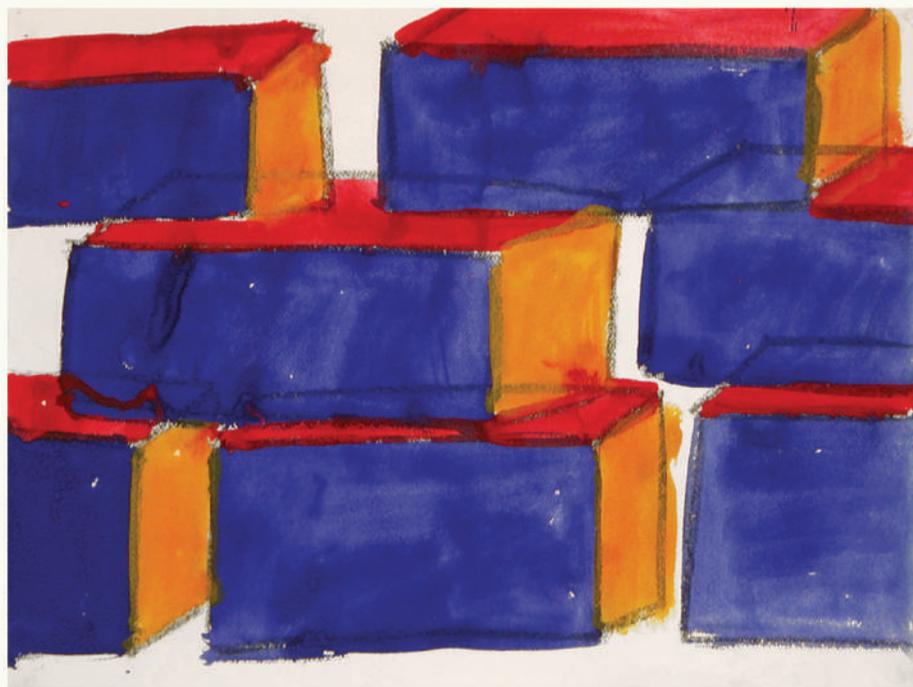


Carnet d'ateliers

Par les élèves
du lycée Jean-Moulin de Roubaix
avec Marie Desplechin



Octobre 2018 -
Mars 2019

**THÉÂTRE
DU NORD**



CARNET D'ATELIERS

L'autre et soi

Jason Marchealls
Anissa Khemis
Sélima Lebcir
Jason Donoé
Khider Koudil
Mélissa Ben El Hakam
Mujra Ozen
Martin Dassonville
Nadir Kaddouri
Inès Nasri
Mélissa H.
Yamine Dardar
Owen Defontaine
Amir Hossein Saidi

orchestré
par Marie Desplechin

Octobre 2018 - Mars 2019
Théâtre du Nord



Préface

Inès m'a prise à part pour me faire un reproche. « Madame, quand vous avez présenté le projet, vous avez fait peur à tout le monde... On a cru qu'il faudrait juste écrire un texte et aller le dire devant le public. » Je l'ai regardée avec perplexité. Ce que j'avais présenté au début du mois d'octobre n'était rien d'autre que ce que nous avons finalement achevé fin mars, écrire un texte et le présenter sur une scène. « Ce qu'il fallait dire, a ajouté Inès, c'est qu'on ferait un groupe et qu'on s'entendrait tellement bien. » Elle avait raison. Je n'avais rien promis sur le bonheur qu'on peut avoir à travailler ensemble, à s'encourager et à se soutenir, à apporter sa part à un projet commun. Mais ils ne m'auraient pas crue. De plus, je ne pouvais rien promettre. Ce groupe, ils en étaient responsables. Ils l'avaient fabriqué et ils l'avaient fait vivre. C'était leur œuvre.

Sûrement, ma présentation aurait pu être plus courte. J'aurais pu annoncer par exemple : « Pour être franche, je n'ai pas une idée très claire de ce que nous allons faire. Je ne suis même pas sûre que nous réussirons à fabriquer quelque chose. J'ai très envie pourtant d'essayer avec vous. » J'aurais été assez proche de la vérité. Notre projet n'était pas de faire des exercices mais de créer ensemble un objet nouveau, sans filet, au

risque de l'échec. Mais avec la joie inégalable, si nous réussissions, de l'avoir fait. Je voulais partager avec eux une expérience artistique, une vraie, dans les conditions du réel. Je voulais, si nous y arrivions, qu'ils en soient fiers et heureux, et que le souvenir de leur expérience éclaire les versants de leurs vies, les plus sombres aussi.

Il s'est avéré très vite que le projet d'origine et sa consigne (L'autre et moi) ne tiendraient pas devant l'urgence de raconter. Chacune, chacun portait une histoire qui voulait s'imposer. On leur offrait l'écriture, ils s'en sont servis. C'est long, d'écrire. Ils y ont travaillé pour de vrai, dans l'improbable combinaison de constance et de liberté qui commande la création. Les textes ont été parlés, écrits, discutés, repris, corrigés, accompagnés, comme autant de pièces singulières polies sur l'établi du groupe. Chacun est arrivé à son heure, portant en lui sa part lumineuse de vérité. Je les regardais écrire et bouger, parler et rire, sans dissocier l'écriture de ces corps qui seraient sur la scène, et dont il faudrait encore travailler avec Céline l'apparition.

Plus tard, nous étions au théâtre, Mujra m'a confié : «C'est le seul endroit où l'on peut dire ce que l'on a dit sans que tout le monde vous interrompe sans cesse.» C'était une définition possible du théâtre. Le lendemain, Amir m'a dit : «J'ai compris qu'on pouvait tous apporter sa souffrance et la transformer en une chose belle.» C'était cette fois une bonne définition de l'écriture, et même de toute création qui naît rarement de la paix de l'âme. Comme souvent au cours de ces derniers mois, je me suis sentie illuminée par leur enthousiasme, et par l'intelligence qu'ils mettaient à assimiler ce que l'expérience leur offrait.

«Madame, c'est pas possible que ça s'arrête», m'a lancé Amir dans l'escalier du théâtre. «Je suis déjà nostalgique», a soupiré Malika en regardant défiler sur l'écran les photos de ses élèves. J'appréhende moi aussi de les voir s'éloigner. Nous sommes devenus une troupe qui pleure de se séparer. C'est le prix à payer, j'imagine, pour ce que nous sommes donné.

Marie Desplechin



L'AUTRE ET SOI

Jason Marchealls

Mon histoire n'est pas si extraordinaire mais je vais vous la raconter quand même. J'habitais en Guyane, en Amérique du sud, au-dessus du Brésil.

Un jour, mes parents ont décidé qu'ils allaient déménager. Ils voulaient qu'on ait une vie meilleure, parce que d'accord c'est beau la Guyane, il fait chaud et tout, mais là-bas c'est assez compliqué.

Moi je n'étais pas d'accord mais je ne pouvais rien dire. J'étais déçu. J'allais perdre mes amis, mon chez-moi quoi. Et pourtant, en même temps, j'avais hâte de venir en France. C'était un grand événement. J'en avais toujours rêvé.

Avant même d'arriver à destination, j'ai fait plein de découvertes : le train, l'avion, le métro... C'était des choses inconnues pour moi. Un mois après être arrivé en France, je me suis rendu compte que tout était très différent de chez moi, en Guyane. Déjà, il fait froid. Et les gens sont différents. Là, où je vivais, ils s'en foutent de tout comparer. Ici, c'est chacun pour soi.

Puis ça été le tour de l'école. C'était très difficile. Au début, je n'avais pas d'amis. Je ne connaissais personne. J'étais tout seul. Et le niveau en France est largement différent. C'était plus dur.

Je me suis rendu compte que la Guyane me manquait, mes amis, mon chez-moi. J'étais triste, mais pas abattu. J'ai décidé d'affronter la réalité. Ce changement, je ne l'avais pas décidé, mais mes parents avaient fait ça pour mon bien.

Je me suis habitué à vivre ici. Aujourd'hui, je pense encore parfois à mon chez-moi, mais ça me fait moins mal. Je me fais même à l'idée que je préfère vivre ici.

Anissa Khemis

Je vais vous raconter deux histoires de stage, avec deux maîtres très différents, qui m'ont appris qu'on pouvait rencontrer le pire et le meilleur.

Le premier, j'étais en seconde. C'était un stage dans une association pour personnes âgées.

J'ai vite remarqué que mon maître de stage était bizarre. Il était trop gentil avec moi, il était même très collant. Au début, je ne me suis pas rendu compte qu'il me faisait des avances. Il m'invite au resto du coin, il me donne cinq euros, il m'offre du parfum... C'est mine de rien mais ça fait beaucoup quand même.

Un jour, il arrive derrière moi et il me prend par les hanches. Il me dit : "Avant d'être dans cette association, j'ai travaillé dans la lingerie..." Là, ça devient louche. Je vais voir son statut sur Face Book, et là aussi il est bizarre. Il met des statuts qui me concernent. Je ne me sens pas à l'aise, je commence à me méfier de tout.

Et puis une fois, quand il n'est pas là, je vais sur son ordinateur. Il avait oublié de quitter sa page... Sur l'écran, il y avait une scène de X avec des ados. Là, tout s'explique, le parfum, la lingerie, m'attraper par la taille, ça devient très clair.

Mais comment je vais faire pour qu'on me croie ? Il ne m'a pas vraiment agressée. On me dira que ce sont des rumeurs. Ce que je fais, c'est que j'attends qu'il me parle et je l'enregistre discrètement sur mon téléphone.

Je vais au lycée et je dis que je ne veux plus aller à mon stage. Comme prévu, je passe pour quelqu'un qui fait des histoires. Le chef des travaux ne répond que ce n'est pas possible, qu'il faut terminer ce qu'on a commencé...

Alors, je sors mon téléphone et je lui fais écouter l'enregistrement. Là, c'est suffisant. J'arrête le stage. Le type est mis sur la liste noire.

C'était vraiment bizarre parce que je me sentais coupable alors que n'avais rien fait. J'avais peur d'en parler autour de moi, à mes parents, aux autres. Si je le raconte aujourd'hui, c'est pour dénoncer une situation qui n'est pas normale.

Et puis l'année dernière, en première, je fais mon stage dans un cabinet de kiné, à Roubaix. Je connais mon maître de stage, parce qu'il a été mon kiné, avant. C'est un monsieur un peu âgé, grand, très gentil, qui s'appelle François. Il aime bien me parler de sa vie, de ses enfants. Moi, je lui raconte comment ça se passe chez moi, avec mes parents. On discute beaucoup. Je me sens très proche de lui.

Un soir, je sors du cabinet et je retrouve mes copines dehors. Au bout d'un moment, je pars de mon côté pour rentrer chez moi. Je passe par le centre commercial d'Eurotéléport. À Eurotéléport, il y a souvent des mendiants, des gens qui demandent une pièce, ou juste de l'attention.

Je vois un garçon de notre âge. Il vient vers moi et il commence à me parler comme s'il voulait me demander quelque chose. Je ne sais pas ce qu'il cherche exactement. Mais je reste avec lui et je l'écoute. Ce jeune homme, c'est un maghrébin comme moi, et du coup j'ai envie de savoir ce qu'il veut me dire. Il me raconte qu'il est étudiant et que ses parents l'ont mis à la rue, comme quoi il a eu dix-huit ans et qu'il doit prendre son indépendance. Il s'appelle Sofiane. Il me fait trop pitié. Je vois bien que tout est vrai. Ce n'est pas quelqu'un qui bluffe, qui invente, qui fait du vice. Il m'inspire confiance.

Je ne sais pas ce que j'aurais fait s'il avait été un vieux clochard. Mais là c'est un garçon de mon âge. Ça me touche. Il est à la rue depuis quelques jours quand même... Il passe la nuit au dernier étage d'un immeuble, sur la plate-forme tout en haut.

— *Oui mais des fois, c'est n'importe quoi. Il y en a, tu donnes ça, ils prennent ça...*

Le lendemain, quand j'arrive au cabinet, j'en parle à François, mon maître de stage. Je lui dis : « Oui, j'ai vu un gars, à la rue, il est dehors, tout seul et tout... » J'ai été choquée. Il faut que je lui raconte.

Au-dessus de son cabinet, il y a un petit studio, avec un lit et tout, et personne ne vit dedans. Mon maître de stage me dit que ça ne le dérange pas de dépanner ce garçon pour quelques jours. Il peut l'accueillir dans le studio. Je suis vraiment surprise, mais ça me fait énormément plaisir.

— *Si c'est vrai, ça tue...*

Le lendemain, je cherche le garçon et je lui explique ce qu'on lui propose. Ça me fait vraiment plaisir de pouvoir l'aider. Lui, il est trop content. Il vient au studio et il s'installe. François lui donne un double des clés du cabinet. Deux trois jours plus tard, on va manger tous les deux au Quick. Je l'invite.

Je l'ai revu de temps en temps pendant mon stage. Je travaillais jusqu'à dix-huit heures. Lui, il ne restait pas au studio dans la journée. Il n'y passait que la nuit. François lui a posé des questions. Ils ont beaucoup parlé. Ils se sont rapprochés. François l'a aidé à trouver du travail mais je sais pas exactement dans quoi. Je ne l'ai pas revu. Le kiné, si, je l'ai revu, quand je suis allée faire mes séances chez lui...

Sélima Lebcir

On me trouve sociable. C'est vrai que j'aime discuter, de tout comme de rien. Je sais me faire des amies, depuis que je suis petite, des copines qui sont sorties de ma vie comme elles y sont entrées, et d'autres qui sont toujours à mes côtés. Pour moi, faire connaissance n'est pas rien. Quand je rencontre une nouvelle personne avec laquelle je passe du bon temps, que je m'entends avec elle, je fais tout pour la garder. Je suis une personne qui garde des liens d'amitié.

Dans mon enfance, tout se passait bien et puis je suis entrée dans la vraie vie. Tout avait l'air si beau jusqu'au jour où j'ai intégré le lycée. Je m'étais fait des amies, je m'entendais bien avec la classe. Mais je ne me rendais pas compte que j'étais dans la cour des grands. Je n'ai pas pris cette année suffisamment au sérieux.

La seule matière où je gardais mon sérieux était l'anglais. Au collègue déjà, j'aimais beaucoup cette matière. Je voulais devenir prof d'anglais. On m'a proposé de participer à une pièce de théâtre en anglais. Je n'ai pas hésité. J'aime relever les défis. Il a fallu que je passe devant mes camarades, devant d'autres classes, ça m'a beaucoup plu. Je me suis vraiment impliquée et mon envie d'enseigner l'anglais n'a fait qu'augmenter.

Malheureusement, je n'ai pas travaillé assez sérieusement et je n'ai pas pu aller en filière générale où on pouvait faire une option euro-anglais.

L'anglais est resté pour moi comme avoir de l'eau en face de soi, et ne pas pouvoir la boire alors qu'on meurt d'envie d'y goûter.

Moi qui voulais faire des études, je me suis retrouvée en première professionnelle. À Jean-Moulin justement. Mais ce n'était pas la même ambiance qu'aujourd'hui. Les élèves ne travaillaient pas. J'ai voulu faire ma terminale dans un autre lycée, à Tourcoing, où ils ont refusé de prendre en compte mes semaines de stage. J'avais travaillé en librairie, et ils disaient que c'était de la vente et pas de la gestion... J'ai été dégoûtée, j'ai démissionné. Et quand j'ai voulu m'inscrire au bac en candidate libre, il était trop tard. Alors j'ai travaillé. Deux ans. En usine, dans une boulangerie. Et puis j'ai retenté ma chance, dans le privé, et puis retour à Jean-Moulin où on m'a acceptée sur lettre de motivation. J'ai repris, première en gestion-administration, puis terminale. Aujourd'hui, je voudrais devenir infirmière. Il faut avoir le bac pour passer le concours. J'apprends toute seule.

La leçon à retenir, c'est qu'il ne faut pas s'amuser là où on doit être sérieux, spécialement quand l'avenir est en jeu. Car le voyage dans le temps n'existe pas.

Jason Donoé

Je suis né en Guyane. Ma mère m'a eu à treize ans. Elle est morte quand j'en avais neuf. Elle avait 23 ans. Après moi sont nés un frère et une sœur. Je suis l'aîné. Nous sommes nés tous les trois de pères différents.

Mon père ne s'est jamais occupé de ses enfants. Je l'ai vu une fois quand j'avais sept ans. Puis il est réapparu dix ans plus tard, avant de disparaître à nouveau.

À partir de mes neuf ans, j'ai dû vivre sans père ni mère.

Ma grand-mère s'est battue pour avoir ma garde. J'ai habité trois ou quatre ans chez elle. Mais elle ne me comprenait pas. Nous n'étions pas dans la même catégorie d'âge. Pour elle, j'étais l'enfant maudit. Je refusais de l'écouter. Je lui répondais, je sortais, je n'allais plus à l'école. Les choses allaient de plus en plus mal entre nous. Je ne me comprenais plus. Mais la vérité est que j'avais juste besoin d'affection.

Des éducateurs sont venus chez nous pour évaluer mon comportement. J'ai été orienté vers un foyer. C'était le 21 mai 2014, j'avais quatorze ans et cinq mois. Je me souviens que j'ai entendu des gens entrer dans la maison et demander : « Il est où, Jason ? ». J'étais dans mon lit. Ils sont venus me chercher : « Viens, Jason ! ». « Mais on va où ? », je n'ai rien pu dire. Je n'avais plus les mots, j'avais la bouche clouée. Est-ce que j'étais dans un film ? En train de rêver ? Dans un cauchemar ? J'étais affreusement triste d'être à nouveau séparé de mes proches. Je me disais que quoi que je fasse, plus rien ne pouvait me sauver. J'avais treize ou quatorze ans.

Ma grand-mère m'a déposé au foyer et elle est partie. Je me suis retrouvé avec ces jeunes que je ne connaissais pas. Ils avaient été jugés pour vol ou pour braquage. Moi, j'étais là parce que j'avais perdu ma mère. Je me disais que j'aurais dû mourir à neuf ans, avec elle. J'avais des idées noires. J'ai voulu me suicider. La vie n'avait aucun sens.

Je pleurais sans arrêt, je ne voulais plus manger. Je restais seul dans mon coin, je ne parlais à personne, j'avais peur du regard des autres. Je suis devenu leur victime. Ils me reprochaient d'être différent, d'avoir des manières et une voix efféminées. J'ai été frappé par un garçon. Au lieu de me défendre, je me suis rabaissé pour ne pas aggraver les choses. Je n'ai rien dit au directeur.

Les adultes ne voyaient rien, ils ne pouvaient pas avoir l'œil partout. C'était un foyer, quoi. Un lieu sans aucune éducation.

Le garçon qui m'avait frappé est venu me voir pour s'expliquer. « Pourquoi je t'ai frappé ? Devant les autres, j'ai envie de te frapper. Mais quand je te vois seul, tu me fais pitié. » Puis il a ajouté : « Depuis que tu es arrivé, je ne suis plus le même. J'ai des vues sur toi. »

J'avais de la haine pour lui. Alors j'ai dévoilé ce qu'il m'avait dit. Les autres se sont mis à se moquer de lui, à lui envoyer des mots. Mais il n'a pas cherché à se venger : « J'aurais voulu que ça se passe autrement. Je n'ai plus la force de me battre contre toi. »

Tous les mois, au foyer, les éducateurs faisaient une synthèse pour voir comment on évoluait. Je n'étais pas un garçon violent. Au bout de deux mois, on m'a relâché et je suis parti en famille d'accueil. J'étais encore plus triste, je voulais voir mon frère, ma sœur... J'avais peur que quelque

chose leur arrive, ou à ma grand-mère. Je pensais que tout était de ma faute. La dame chez qui j'ai été placé était très gentille. Elle a vu que je manquais d'affection. Je me suis habitué, je me suis attaché à elle et à ses enfants. Mais ce n'était qu'une étape avant d'être transféré dans une vraie famille. Au bout de trois mois, il a encore une fois fallu que je parte.

La nouvelle famille était en fait une dame âgée, une professionnelle de l'accueil. Elle était très sérieuse, et sévère, et elle allait jusqu'au bout. Un exemple, je n'avais pas droit au portable. Elle me l'a confisqué. J'étais le seul jeune chez elle. Pourtant, là encore, je me suis attaché. C'est toujours pareil. Au départ, tu es seul et perdu. Puis tu te rends compte que les gens sont là pour t'accompagner.

Il y a eu des rapports sur moi et la juge a ré-évalué ma situation. Elle m'a jugé apte à retourner chez ma grand-mère. J'avais quinze ans.

À cet âge-là, dans la culture saramaka, tu es un homme. Les Saramaka sont les descendants des esclaves qui se sont évadés dans la forêt pour vivre libres. Ils ont leur propre culture, influencée par l'Afrique et le Brésil, et leur propre langue, créole.

Dans cette culture donc, à quinze ans, tu peux avoir une copine, te marier, avoir un enfant. Pour fêter ça, on fait une cérémonie au cours de laquelle tu reçois des objets de valeur. Mon père et ma grand-mère ont tout organisé pour moi. J'étais effondré. On nous oblige à ces choses sans nous demander notre avis. Ce n'était pas un enfant qui pouvait me sauver... J'ai tout interrompu et j'ai fait mon coming out. Quand mon père a compris que j'étais homosexuel, il a demandé à mes frères de me tabasser. Ils ont refusé. Heureusement, je n'ai eu aucun rejet de la part de mes frères et sœurs. Mais pour ma grand-mère et mon père, c'était fini. Je ne pouvais plus vivre en famille.

J'ai appelé la référente de l'Aide Sociale à l'Enfance et j'ai demandé d'être placé à nouveau. J'avais seize ans et je suis retourné en famille d'accueil. C'est l'âge où j'ai pu me libérer et m'assumer. Pendant ce séjour, j'ai rencontré l'amour. Nous avons à peu près le même âge. Nous sommes restés deux ans ensemble et nous nous sommes quittés. L'amour m'a rendu plus fort, il m'a beaucoup appris.

À dix-huit ans, j'étais majeur, j'ai donc dû quitter ma famille d'accueil. J'ai vécu en colocation. Pas facile. J'aurais aimé retourner

chez ma grand-mère mais c'était impossible. Mon père refusait de me payer des études. Je me suis retrouvé au Refuge de Guyane, qui recueille les jeunes LGTB chassés par leurs proches. J'ai demandé un transfert de dossier pour Le Refuge de Lille, et de là j'ai été hébergé par des amis. Par chance, j'ai aussi un frère qui vit en France, à Bourges.

Je voudrais dire à ceux qui m'écoutent qu'il ne faut jamais baisser les bras. La vie est longue, il y a de bons et de mauvais passages. Mais une fois qu'on est entré dedans, il faut y aller, c'est tout.

Khider Koudil

5 septembre, soir d'été et j'ai raté ma rentrée.
On m'disait qu'les vacances, ça permettait d'évacuer.
Puis mon père m'a répété qu'j'allais réussir à rattraper.
Plein d'amis, une p'tite copine, c'est typique du lycée.
Après un mois d retard, j'ai fini enfin par rentrer.

J'me rends compte dès l premier jour que mon handicap me suivait.
Pour savoir dire bonjour, est-ce que vous savez c'que ça fait ?

Les journées passaient plus vite que mes nuits.
J'les comptais plus, j'étais plus occupé à réfléchir.
Au point de m'demander si j'étais vraiment utile.
Est-ce que c'est vrai qu'y a vraiment des ados qui se s'suicident ?
Est-ce que c'est vrai que j'suis pas le seul à être triste ?

Un soir d'hiver, j'rencontre une femme.

Elle était si gentille, si belle, c'était mes palmes pour avancer.
C'était si spécial, ça m'était jamais arrivé.
Comme vous faire rimer le mot les mots femme et palmes.
Eh bah j'étais devenu blanc limite pâle.

Les mois passent et on s'attache.
Comme si on avait toujours été ensemble.
Comme si c'était la seule chose qui me manquait.
Mais bon la fin me donne l'envie d'aller me pendre.

Les minutes, les heures et les mois passent,
et à deux le temps avait l'air si pressé.

Et un moment on aurait juste dit qu'il avait trébuché.
La seule que j'aimais et que j'respectais.
S'en est allée chercher le gars parfait.
Tout est bien qui finit bien.
Tout est mal qui finit mal.
Un mot change et j'me sens juste froid.
Une personne en moins et j'ne suis plus roi.

J'vous laisse ma plume en espérant qu'elle vous serve pour demain.
J'vous la donne de main en main alors ne serrez pas les poings.
Réécrivez l'histoire et sur les rails de la vie,
Attention de ne pas rater le dernier train.

Mélissa Benelhakam

En entrant au collège, je ne connaissais personne. J'étais garçon manqué, de petite taille et un peu grosse. Pas énorme mais bouboule. Quand je me regardais dans la glace, je me trouvais tellement moche que je pleurais. Trois garçons avaient pris l'habitude de m'insulter sans arrêt. Pourquoi moi ? Je ne sais pas...

Je le vivais très mal, je n'avais aucune confiance en moi. Je gardais toujours la tête baissée dans les couloirs. J'avais de mauvaises notes, je ne voulais plus aller à l'école. Ma mère ne le voyait pas. Je lui cache beaucoup de choses, depuis que je suis petite. J'ai des malheurs mais je ne veux pas qu'elle voie que je souffre. Quand j'ai perdu ma grand-mère, devant moi, je n'ai pas pleuré. J'ai attendu que ma mère ait pris le deuil. Après seulement, j'ai pu pleurer.

Quand je suis arrivée en cinquième, deux des trois garçons qui m'insultaient se sont retrouvés dans ma classe. Malheureusement, je suis tombée amoureuse de l'un d'eux. Il faisait le garçon gentil qui s'intéressait à moi. Si bien qu'un jour, je lui ai demandé de sortir avec lui. Il m'a dit : « Tu as vraiment cru que j'allais sortir avec une fille comme toi ? Tu as le nez de Zlatan, tes grains de beauté, on dirait des Chocapik. Tu es horrible. » Quand je suis retournée en cours, son copain m'a prise en photo de profil. Il l'a imprimée et il l'a mise partout dans le collège. Et ils ont montré mes messages à tout le monde. Les gens riaient de moi dans les couloirs. Je détachais les photos de moi qui étaient affichées sur les murs. Je pleurais.

En quatrième, j'ai connu la révolte. Je subissais toujours des moqueries sur mon physique. J'en avais marre. Je parlais mal, je répondais et je me bagarrais. Je n'ai jamais appris à me battre mais ça m'est venu tout seul. Un garçon m'a menacée de me frapper à la sortie. Par peur, j'ai appelé mes grandes cousines. Elles sont venues m'attendre à la sortie et elles ont fait peur au garçon qui m'avait menacée. Mais il y a eu un problème. La proviseure du collège a vu ma cousine agresser l'élève et c'est moi qui ai tout pris. J'avais supporté trois ans de souffrance et je devais payer les conséquences.

Ma mère a été convoquée. Elle ne comprenait pas pourquoi. Je me suis exprimée et j'ai raconté que ce garçon voulait me frapper, et que depuis la sixième on s'amusait à être méchant avec moi. La proviseure m'a demandé d'écrire mon témoignage et elle a convoqué les garçons.

En arrivant en troisième, j'ai eu le sentiment que c'était enfin ma première année de collège. Dans la classe, j'ai rencontré un garçon qui faisait partie de la bande des méchants, dont mes harceleurs. Je lui ai raconté mes histoires et il en a été touché. Il est allé les chercher, il les a ramenés devant moi et il les a obligés à s'excuser. Aujourd'hui, quand ils me voient dans la rue, ils baissent la tête.

Tout va bien. Je suis en terminale. Je ne me laisse plus faire et j'ai confiance en moi.

— T'as jamais voulu te suicider, toi ?

— Si mais je l'ai dit à personne. J'ai pris des cachets. Tout ce qu'il y avait dans la pharmacie. Et le lendemain matin, je me suis réveillée.

C'était n'importe quoi. J'aurais pu y laisser ma vie. Et toi ?

— Moi aussi.

— Et alors ?

— Je me suis réveillée, comme toi.

Mujra Ozen

J'avais seize ans et je mangeais, je mangeais. Un jour, je me suis retrouvée à 130 kilos. Vraiment, ça me me dérangeait pas. Jusqu'à ce que je tombe amoureuse. C'était au collège. Et c'était la première fois. Il s'en est rendu compte et un jour qu'il était avec ses amis, il m'a interpellée et il m'a humiliée devant tout le monde. Il m'a dit publiquement : « T'es moche. T'es une vache. » Ses mots étaient tellement blessants qu'un de ses amis lui a demandé d'arrêter. Mais le pire était à venir.

C'était le jour de la Course contre la Faim. Quand j'y repense, les mots prennent un sens particulier, vous allez comprendre. J'ai toujours aimé le sport, même avec mon poids, et j'étais heureuse de participer. La course se terminait dans un parc, tout le collège était rassemblé là. Il m'a demandé de venir vers lui. Je ne rêvais que de lui et il était en face de moi. Sans que je m'en rende compte, un de ses copains m'a bousculée. Je suis tombée de toute ma hauteur. Avec le poids de mon corps, je me suis cassé le bras. Comme j'étais à terre, il s'est mis à rire. Il crié, devant tout le monde : « Baleine échouée ! » Tout le collège s'est mis à rire, et ils ont répété tous ensemble : « Baleine échouée ! Baleine échouée ! »

J'ai dû porter une attelle pendant des semaines. Il devait se rendre compte qu'il allait avoir des ennuis parce qu'il m'a appelée pour me demander de ne pas l'accuser. J'ai accepté et, quand on m'a posé des questions, j'ai dit que j'étais tombée toute seule. Mais tout le monde l'avait vu et il a été viré quand même.

J'étais détruite. En rentrant chez moi, j'ai jeté tout ce que j'avais à manger, mes chocolats et tout le reste. J'ai regardé sur internet combien de temps on pouvait vivre sans manger et sans boire. Et j'ai tout arrêté. Du jour au lendemain.

À ce moment-là, je vivais avec ma grande sœur. J'ai décidé de manger deux pommes par jour, c'est tout. Et de courir tous les jours. Je pensais

sans cesse à ce qu'il m'avait dit : « Tu n'arriveras jamais à maigrir, tu vas rester moche toute ta vie. » Je pleurais et je continuais à courir.

En moins de deux semaines, j'avais perdu douze kilos. J'étais à 118. C'était encourageant, surtout que j'avais cru que mon métabolisme m'empêcherait toujours de maigrir. Alors j'ai continué. Au bout d'un mois, je n'avais plus de vitamines dans le corps. Je me suis écroulée. Il a fallu m'emmener à l'hôpital, me mettre une perfusion... On m'a fait rencontrer un psy. Je lui ai raconté mon histoire. Mais je voyais bien qu'on ne me comprenait pas. À l'hôpital non plus, je ne mangeais pas. Je buvais de l'eau avec un jus de citron et on m'obligeait à avaler une demi-pomme. Mes parents essayaient de me faire du bien, ils m'apportaient des chocolats et un kebab. Je suis restée hospitalisée une semaine et je suis sortie contre avis médical. Quand je suis rentrée, je me suis remise à la course, tous les jours. Je courais, je courais...

Au bout du deuxième mois, je suis arrivée à 113 kilos. J'étais super fière de moi. J'en étais à une pomme par jour. J'ai commencé à remarquer que je perdais du muscle. J'avais des crampes d'estomac, des brûlures, et des remontées acides tout le temps. La douleur était horrible. Pour la calmer, je buvais de l'eau. Mais j'avais tellement mal que je me scarifiais pour avoir une douleur différente, ailleurs. Je coupais les bras. Sur Internet, ils disent qu'au bout d'un mois sans nourriture, on meurt. Ce n'est pas vrai. Je suis toujours présente.

Au bout de trois mois, je pesais 103 kilos et, là, mon corps ne voulait plus maigrir. C'était bloqué. J'ai forcé. J'ai réussi à perdre quinze kilos en un mois. J'avais dix-sept ans. Ce qui c'est passé, c'est que je me suis retrouvée à l'hôpital à nouveau. Ils voulaient m'obliger à manger. J'ai refusé. L'infirmière m'a pris mon téléphone portable. Elle m'a dit : « Tu manges cette pomme entièrement et je te le rends. » Alors j'ai mangé, très lentement. Elle est restée à côté de moi, même si elle n'en avait pas le droit. Elle m'a tenu la main, pendant une heure. Je pleurais en mangeant, je lui disais : « Je ne sens plus le goût... » C'est vrai, j'avais perdu le goût.

Pendant ce séjour, j'ai fugué. Je me suis enfuie avec ma perfusion, je l'ai traînée et je suis rentrée chez moi. L'hôpital, ils ont appelé mes parents et ils sont venus me chercher. Pour mieux me surveiller, ils m'ont mise dans une chambre devant le bureau des infirmières. J'ai eu

obligation de manger pendant dix jours. On me demandait : « Tu veux mourir, en fait ? » « Non, je veux maigrir. »

Je ne m'en étais pas rendue compte mais en fait je faisais de l'anorexie depuis le début, et les choses n'ont fait que s'aggraver. Quand je suis sortie de l'hôpital, contre l'avis médical, j'étais à 90 kilos. Je m'étais dit, avant : « À 90 kilos, j'arrête. » Mais j'ai continué. On m'a prescrit des compléments alimentaires. J'ai repris la course. Je faisais Roubaix-Lille deux fois par semaine. En sept mois, j'avais perdu de 50 à 60 kilos. J'étais persuadée d'avoir toujours de la graisse. J'étais dans un cercle vicieux.

À 80 kilos, mes parents m'ont interdit le sport. Ça m'a rendue dingue. Je courais en cachette, avant et après les cours, dans la cour du collège. Je n'arrivais plus à maigrir. J'étais épuisée. C'est là que j'ai commencé la boulimie. Quand je craquais, je mangeais et ensuite j'allais me faire vomir.

Je sentais que ma vue diminuait, j'avais des maux de tête tout le temps, je n'en pouvais plus. J'ai fait des malaises à cause de mon cœur. Le médecin m'a dit : « Tu continues comme ça et dans deux semaines, tu es morte. » J'ai pleuré, j'ai pleuré, et j'ai arrêté d'aller le voir.

Les autres médecins me disaient : « Tu n'as plus de fer, tu ne pourras pas tenir. » J'étais prévenue : « Tu peux faire un arrêt cardiaque à tout moment. Tu peux mourir... »

À 76 kilos, j'ai retrouvé le garçon par les réseaux sociaux. C'était au début du lycée. Je lui ai donné rendez-vous, et je suis allée le voir. J'étais fine et musclée. J'avais fait mes cheveux, je m'étais maquillée, j'avais choisi ma robe. Je n'avais pas un seul bouton sur la figure. À ce moment-là, je ne savais plus ce que j'éprouvais pour lui, si c'était de l'amour ou de la haine. Il m'a vue arriver de loin, d'abord il ne m'a pas reconnue... Quand il a compris qui j'étais, il a été choqué. Des larmes lui sont venues aux yeux, elles ont coulé.

Il a voulu me faire un calin. Je l'ai repoussé. En fait, je le détestais. Je lui ai reproché que c'était à cause de lui que j'étais malade, qu'il s'en souviendrait toute sa vie... Je pleurais toutes les larmes de mon corps. Il a essayé de me dire qu'il était vraiment désolé, mais je l'ai planté là et je suis partie. Plus tard, il a essayé de recontacter mais je n'ai pas répondu. C'est tellement bon de prendre une vengeance.

Aujourd'hui, je me dis que s'il n'était pas entré dans ma vie, je n'aurais jamais maigri. Je n'aurais jamais eu cette détermination. Bien sûr, je n'étais pas malheureuse, tout le monde m'aimait bien. On se moquait de moi, les profs aussi, mais je n'avais pas l'impression d'en souffrir. Je riais avec les autres, même malgré moi. Ça n'aurait pas pu durer toujours. Il fallait que les choses changent. Dans le fond, ce qui m'est arrivé, c'était un bien pour mal. Ça m'a servi de leçon. Je ne regrette rien.

Sur les autres, je fais toujours bonne impression. Pourtant j'ai perdu deux ans de scolarité et j'ai fait de la dépression. Aujourd'hui, je suis toujours dans la boulimie. J'ai toujours du mal à manger si je ne me fais pas vomir. Vomir me soulage. Mais c'est ma faiblesse. Il n'y a que ma famille qui est au courant. Je sais que je n'ai plus les moyens de maigrir. Pour moi, c'est trop dangereux.

S'il vous plaît, ne jugez jamais une personne sur sa maladie, sans rien y connaître.

Martin Dassonville

LE JEUNE HOMME. C'est l'histoire d'un gars qui se trouve au mauvais endroit au mauvais moment. Il n'est même pas responsable de l'endroit ni du moment, parce que c'est son entraîneur qui a décidé pour lui. Le groupe est parti courir dans le parc. En fait, tout ce qu'il a fait dans l'histoire, lui, c'est courir sur ordre de son prof de sport.

Le problème, c'est que les coureurs sont jeunes et en survêtement. Et que dans ce parc, d'autres jeunes portent des survêtements. Mais ceux-là sont des dealers. C'est comme ça. On voit rarement des vieux dealers en smoking.

UNE FILLE. Ils cachent leurs trucs devant toi, ils dealent devant toi, comme ça. Il y en a même qui arrêtent les gens pour leur demander : Et toi, tu veux de la beuh ? Franchement, c'est choquant.

LE JEUNE HOMME. Enfin, jusque là, il n'y a pas vraiment de problème. Les dealers dealent, les coureurs courent. Le problème arrive quand une brigade de policiers entre dans le circuit. Ils s'installent pour surveiller. Les coureurs passent devant eux. Ils passent, et il repassent, et il repassent, parce qu'ils font le tour du parc. C'est le principe. Ils font le

tour en courant. Là, erreur, ils saluent en passant : bonjour, bonjour, et re-bonjour... Est-ce qu'ils le font en rigolant ? Ils sont jeunes, même pas dix-huit ans. Ceux qui ne rigolent pas, ce sont les policiers. Pourtant, ils ne sont pas tellement vieux non plus. Il y a des élèves gardiens mélangés avec des policiers. Mais personne ne sait ce qui se passe dans leur tête, ils prennent peut-être les coureurs pour des dealers, même âge, même survêtement. Ils pensent qu'ils se moquent. Ils les couvrent d'insultes. Nique ta race, fils de pute, la base. L'erreur fatale serait de répondre. Et pourtant, il y en a un pour le faire. Ou alors il a fait un geste. On ne sait pas. Le résultat, c'est que quand le groupe le rejoint, il est à terre, les policiers l'appellent « bâtard », un policier est sur lui et il l'étrangle.

UNE FILLE. On a vu les traces d'étranglement sur son cou, après.

LE JEUNE HOMME. Son copain court vers lui. Il demande au policier d'arrêter. Il lui dit (parce qu'il est énervé mais pas fou) : « Gros lard. » Et là, ça tombe sur lui. Un policier sort une matraque télescopique, un autre lui fait une balayette, il tombe. Il est collé au sol, un genou sur la poitrine, les mains écrasées sous les bottines.

UN AUTRE JEUNE HOMME. C'est la première fois que ça nous arrive. On voit un gars à terre, un autre étranglé... On ne sait pas comment réagir. J'essaie de leur dire : vous êtes en train d'attraper des petits alors qu'il y a des délinquants qui nous regardent.

LE JEUNE HOMME. On leur passe les menottes, on les met dans le fourgon, gyrophare et direction le commissariat. Dans le fourgon, il y a encore des insultes. « Sale bougnoule, sale arabe, t'es pas chez toi ici... » Alors que bon, de toute façon ils sont Français. Ils s'appellent, genre, Dupont et Martin. Comme ils ont les cheveux assez longs, on les menace de les tenir par là pour les frapper. Du coup, ils les attachent. Ils auront l'air ridicule sur les photos d'identification. Le garçon commence à avoir peur, vraiment peur. Il invente un truc. Il dit : « Mon père est policier. »

L'AUTRE JEUNE HOMME. C'était comme dans les films américains sur le racisme, un genou sur la tête et tout ça. Je ne savais pas que la police française, c'était comme ça. Je croyais que ça ne se passait qu'aux États-Unis.

UN AUTRE JEUNE HOMME. Des fois, on voit des vidéos sur les réseaux sociaux. Mais on se dit que ce n'est pas vrai, que ce n'est pas possible.

LE JEUNE HOMME. Au commissariat, celui qui a voulu aider son copain demande pourquoi il est là. C'est parce qu'il a traité un policier de « Gros lard. » Ce sera retenu contre lui, il ira au tribunal pour outrage à agent, il sera condamné, mais c'est plus tard. Bref, photos avec les cheveux ridicules, on le met en slip, on coupe le bracelet qu'il porte au poignet. Il s'en souvient, comme il est triste de perdre ce bracelet. On lui enlève ses chaussures. Et enfermé en cellule. Il demande à appeler ses parents, mais on lui répond qu'on s'en occupe. Ils sont prévenus des heures plus tard.

LA FILLE. Il dit qu'il y avait un banc au béton au milieu de la cellule. Que ça puait la pisse. Qu'on lui a donné des pâtes froides avec des champignons, trois fois. Qu'il faisait super froid. Il dit qu'il a entendu crier la nuit, jusqu'à cinq heures du matin. Que les gens se tapent contre les murs de leur cellule. Que c'est horrible. Vers trois heures du matin, le médecin passe dans sa cellule. Il voit qu'il a des bleus sur le corps. Le médecin déclare que c'est à cause du banc de béton sur lequel il est allongé. Le béton, c'est dur.

LE JEUNE HOMME. Oui parce qu'il va rester vingt-six heures en tout dans sa cellule. Vingt-quatre pour la garde à vue. Plus deux parce que son père est énervé contre lui. Il pense qu'il a fait une vraie connerie. Il ne se dépêche pas de venir le chercher. Lui attend, il a froid, il se fait chier. Ce soir-là, c'est PSG-Nantes. Un policier le tient au courant des résultats.

LA FILLE. Il dit que le policier est gentil, qu'il y a des policiers gentils. Lui, il veut être policier. C'est le métier qu'il a choisi. Il dit qu'il est tombé sur des élèves sans expérience, qu'il ne faut pas croire qu'ils sont tous pareils. Il y croit. Je me dis qu'il fera un bon policier. Je lui ferais confiance.

LE JEUNE HOMME. Tu crois qu'il serait d'accord pour raconter son histoire devant nous ?

LA FILLE. Non, ce n'est pas le moment. Il faut qu'il réfléchisse encore, qu'il fasse son chemin. Mais ça ferait une bonne histoire dans un film, tu ne trouves pas ?

Nadir Kaddouri

Mon sang est algérien à cent pour cent. Demande-le aux profs, comme je suis attaché à l'Algérie. Trop attaché. Ce n'est pas que je n'aime pas la France mais l'Algérie, c'est mon âme. Quand l'Algérie ne s'est pas qualifiée en 2008, j'ai eu de petites larmes.

Chez moi, on est originaires d'Oran et de Sidi Bel Abbès. Notre vraie maison est à Sidi, mais on en a une autre, petite, à Oran, pour les vacances. Jusqu'à sept ans, je n'ai parlé que l'arabe. J'apprenais un peu de français en regardant des vidéos ou des films, pas pour étudier mais parce que c'était marrant. Quand je suis arrivé en France, je n'ai pas eu de mal avec la langue. J'avais sept ou huit ans. Tous mes souvenirs d'enfant sont là-bas, en Algérie, avec la famille, les voisins, le quartier. C'est une ambiance très familiale. On est comme des frères. Quand je suis arrivé en France, ce n'est pas la température qui m'a surpris. Ce sont les gens. Ils sont plus froids, ils vivent entre eux.

J'en profite quand je rentre en vacances, je me remplis de chaleur. Quand c'est Ramadan, avec mes cousins, on sort par les fenêtres. On tourne dans la ville, on rentre au petit matin. Chez moi, j'ai dit que je dormais chez les cousins, mes cousins ont dit qu'ils dormaient chez moi... Mes oncles appellent, ils nous cherchent partout... Ou alors on met les matelas et on dort sur la terrasse. On se raconte des histoires de fantômes, ou on monte l'ordi et on regarde des films. On ne dort pas. On est sous les étoiles.

Mon grand-père avait une grande maison, juste à côté de chez nous à Oran. C'était un homme de haute taille, très beau. Il s'appelait Abd el Kader. On porte le même deuxième prénom, Boumedienne. Il était comme moi. Je me souviens qu'il avait un fusil pour chasser les petits oiseaux. Un jour, il avait tiré du balcon pour m'impressionner. Je trouvais ça marrant. Et puis un jour qu'on allait à la mosquée avec son ami, j'ai tout raconté. Il a rigolé mais mon grand-père était furieux. Il m'a couru après, j'aurais mieux fait de me taire. On faisait du vélo, on jouait, je n'arrive pas à l'oublier. Il est mort quand j'avais douze ans. Je l'aimais bien. De ouf.

La dernière fois que je suis allé en Algérie, c'était il y a deux ans et demi, l'été. Mais on ne peut pas partir tous les ans, c'est trop cher.

Ma grand-mère et mon oncle viennent nous voir, de temps en temps. On se parle sur Messenger.

J'ai des cousins, surtout du côté maternel, dans différentes villes en France, à Bordeaux, à Marseille. Nous, on est six, j'ai un grand frère de 21 ans et deux petites sœurs. Ma mère a son domaine, elle est dans la cuisine ou elle s'occupe des papiers. Elle est sévère avec moi, parce que j'ai eu de problèmes de discipline. Elle veut que je travaille, que je représente bien notre famille. J'ai plus de facilité avec mon père. Lui, il me ressemble de ouf.

Dans la famille, je suis le plus souriant. Je rentre, je pose mes affaires, je fais rire mon père. J'essaie de créer l'ambiance dans la maison. Comme j'ai cassé mes deux téléphones, j'en prête un à ma petite sœur, elle écoute de la musique, elle me caillasse avec. Dans sa tête, elle est encore toute petite. Elle est handicapée.

C'est pour elle qu'on est tous venus en France. Elle doit subir une opération du cœur et les hôpitaux en Algérie, ce n'est pas terrible pour ça. Elle a fait une opération, là, il y a quelques semaines, et elle va devoir en faire encore une autre. Je l'accompagne. En fait, elle a dix ans mais elle est toute petite. Quand je reviens à la maison, je la lance en l'air, elle rigole. Je me mets à danser, je fais des petites blagues, je fabrique de la bonne humeur. J'aime ça, la bonne humeur, rigoler, qu'on s'éclate.

Je me sens en sécurité en France. C'est plus propre, et le niveau scolaire est meilleur. En Algérie, les profs frappent les élèves. J'étais tout le temps délégué de classe. D'ailleurs, j'ai un souvenir horrible de cette époque. Le prof était sorti et il m'avait dit de surveiller la classe. Du coup, je n'osais plus sortir de la salle... et je me suis pissé dessus. La pire honte de ma vie.

Du point de vue du métier, la sécurité est moins développée en Algérie. Ici, c'est saturé. J'aimerais bien créer une boîte là-bas plus tard. Avec des gens bien formés, ce serait très différent de ce qui se fait. Je me dis que je pourrais laisser mes cousins s'en occuper. Moi, je travaillerais en France. Les agents de sécurité y sont plus respectés. Là-bas, s'il leur arrive un truc, la loi n'est pas toujours de leur côté. Ici, la loi est respectée.

Ines Nasri

Imaginez la vie d'une petite fille dans une famille éclatée. À vue d'œil, rien de bien particulier. Aujourd'hui beaucoup de familles sont compliquées, les parents se séparent, ont de nouveaux enfants, de nouvelles relations... Quand on est une petite fille, on souffre de ce genre de situation. Cette petite-fille voit très peu son père, et sa mère a des problèmes de santé. De plus, son demi-frère a un peu de mal à accepter son arrivée. C'est normal pour un aîné, bien sûr, mais ce n'est pas facile pour autant.

Les difficultés de santé de la maman conduisent la petite fille à vivre quelque temps dans une famille d'accueil. Comme elle n'a encore que sept ans, elle dit un peu vite que sa grande sœur n'est pas gentille avec elle. Elle raconte par exemple qu'elle lui a fermé la porte sur les pieds... Si elle avait pu mesurer les conséquences de ses paroles, elle n'aurait rien dit. Malheureusement, les adultes prennent la chose très au sérieux. Et la grande sœur a beaucoup de mal à supporter les reproches qu'on lui fait. On peut le comprendre. Mais la rancune s'installe. Pour la plus jeune, c'est une véritable souffrance, surtout qu'elle est éloignée de sa famille. Elle n'a plus qu'une idée en tête : rentrer chez elle, revoir sa grande sœur et se réconcilier avec elle. Elle rêve et peu à peu elle renonce.

Quand elle peut enfin revenir auprès de sa mère, la petite fille a neuf ans et elle est persuadée que sa grande sœur n'a pas besoin d'elle. C'est alors que se produit un événement important : la jeune femme devient maman. Elle a dix-neuf ans et donne naissance à une petite fille. Puis elle se sépare de son compagnon et revient vivre chez sa mère. Ce qui devrait bien se passer se révèle en réalité difficile. Leur mère ne comprend pas que ses deux filles ont besoin l'une de l'autre. Elle fait des remarques, à l'une lui disant : « Tu n'aimes pas ta petite sœur », à l'autre : « Ta grande sœur est jalouse de toi. » Les deux sœurs n'arrivent toujours pas à créer de bonnes relations l'une avec l'autre. Pourtant, l'aînée doit avoir de l'affection pour la plus jeune. Elle lui a donné un surnom affectueux « Cuisse de mouche. » Un jour, alors qu'elles sont en voiture, en plein après-midi, la petite demande à sa sœur si elle veut bien avoir une bonne relation avec elle. C'est comme une déclaration. Sa grande sœur a sans

doute un peu pitié, elle sait que la vie de tous les jours n'est pas simple pour elle. Elle lui propose un pacte : « D'accord pour avoir une relation, à condition qu'elle soit complice, pas fusionnelle. » Pour la petite, complice, c'est déjà très bien.

Tout change quand la grande sœur rencontre un nouvel ami et part vivre avec lui en Lorraine.

Elle quitte sa petite sœur mais elle tient sa promesse. Elle l'appelle, chez elle, dans le Pas-de-Calais, le plus souvent dans l'après-midi, et les deux sœurs se parlent longuement.

Tout ce que la petite ne peut pas dire à sa mère, elle le lui confie. Elle lui raconte ses petites bêtises, comme ce jour où elle a rasé un de ses sourcils dans la salle de bain. Sa mère lui a dit qu'il ne repousserait plus jamais ! Elle est terrifiée... Surtout qu'elle doit faire une photo d'identité le lendemain. Elle est obligée de se maquiller pour cacher le sourcil qui manque. Leurs conversations abordent aussi des sujets graves, comme l'amour. Pourquoi c'est comme ça ? Est-ce normal d'avoir envie de mordre la personne qu'on aime ? Quand elle ne sait pas quoi faire de sa vie, c'est à sa grande sœur qu'elle demande conseil. Finalement, sans qu'on s'en rende compte, la relation est devenue fusionnelle.

Au fur et à mesure, tout au long de ces conversations lointaines, un lien très fort se crée entre la jeune maman et sa sœur adolescente. Elle fait le voyage pour la Lorraine. Son aînée l'attend sur le quai de la gare et l'accueille avec ces mots à la fois tout simples et tout neufs : « Ma petite sœur, tu m'as manqué, je t'aime. » Imaginez, dans la vie d'une jeune fille, le choc que c'est, d'entendre ces mots de la bouche d'une sœur qu'elle a tellement cherché à retrouver, toutes ces années... L'émotion est si forte que les deux femmes se prennent dans les bras, là, au milieu des voyageurs.

La petite fille est presque entrée dans sa vie d'adulte. Elle a dix-sept ans quand sa grande sœur l'appelle sur son portable. Elle lui demande si elle veut bien être témoin à son mariage. Elle ajoute qu'elle en serait heureuse parce que « Cuisse de mouche » est l'une des personnes les plus proches d'elle. La surprise de « Cuisse de mouche » est aussi grande que sa joie. Il lui a fallu attendre ce moment pour comprendre l'importance qu'elle avait pour son aînée. Son sourire jusqu'au ciel pourrait servir de réponse.

Melissa H.

On se ressemble beaucoup, avec ma sœur Aleksina. Les gens croient qu'on est jumelles. Depuis qu'on est toutes petites, on fait tout ensemble. On est restées inséparables en grandissant. On s'achète les mêmes habits. On mange les mêmes choses. On dort dans la même chambre. Quand je parle d'elle, je l'appelle « ma sœur soudée ».

On aime bien le sport, depuis toujours, à l'école et en dehors. On regarde des vidéos d'entraînement sur Youtube pour s'inspirer. Il y a deux ans, on a décidé de s'y mettre sérieusement. On s'est inscrites à la salle de sport tout près de chez nous. Quand le monsieur nous a inscrites, ma date de naissance ne rentrait pas parce qu'il fallait avoir 18 ans et que j'en avais 16. Il a vu que j'étais trop déçue. Alors il a changé l'année, il m'a fait naître plus tôt.

Pour Aleksina, ça ne posait pas de problème. Elle a deux ans de plus que moi mais elle donne l'impression d'être plus jeune, peut-être parce qu'elle est plus mince. C'est ce que pensent les gens. Moi, en tout cas, je n'ai jamais l'impression qu'elle est l'aînée.

On a commencé la musculation. On s'entraîne sur des machines. On travaille les abdos, on soulève des poids, on exerce les différentes parties de son corps. Très vite, c'est devenu un besoin. Quand on ne s'exerce pas pendant deux-trois jours, on ne se sent pas bien. Le sport nous fait du bien comme un médicament. Le jour où on se sent très fatiguées, c'est la seule chose qui nous remet en forme. Quand on ne peut pas aller à la salle, on s'entraîne chez nous.

On y allait ensemble, le soir, en rentrant de l'école. On se motivait. En rentrant, on mangeait équilibré, des légumes et des fruits. On faisait attention à la nourriture. Et tous les jours, c'était pareil.

Les semaines puis les mois ont passé et notre corps s'est musclé, il a changé. On n'a jamais voulu être body buildeuses mais il faut constater que les muscles étaient mieux dessinés. C'était encourageant. Ces résultats, ça nous motivait. Travailler son corps, c'est douloureux. Il faut faire ses étirements, sinon on souffre de courbatures pendant plusieurs jours. Tous nos efforts n'étaient pas pour les autres. On les faisait pour nous.

Les jours et les mois ont passé, et un jour on a voulu se reposer. On a arrêté l'entraînement pendant deux mois. Et puis on a repris notre routine. Le premier jour, tout s'est bien passé. Le lendemain, on s'est levées très tôt, on a préparé nos sacs de sport et on est allées à la salle. J'ai coaché ma sœur, je lui ai fait travailler toutes les parties du corps. Le jour suivant, même scénario, lever, coaching, travail, retour. Le soir, on avait des courbatures toutes les deux.

Les miennes sont passées. Pas celles d'Aleksina. Deux jours plus tard, elle s'est réveillée pendant la nuit. Il était cinq heures. Elle n'arrivait plus à bouger et elle avait envie de vomir. Dès qu'elle m'a appelée, je suis allée lui chercher un médicament. Mais elle avait trop mal, elle ne supportait plus la douleur, elle pleurait. Le matin, elle souffrait toujours.

Ce jour-là, c'était l'anniversaire de mon père. On le fêtait chez nous. Elle n'arrivait pas à se tenir debout, elle est restée assise tout le temps. Elle a pris sur elle mais le soir on a insisté, mes parents et moi, pour l'emmener à l'hôpital.

Il a fallu patienter cinq heures aux urgences avant qu'une infirmière lui fasse une prise de sang. Il était minuit passé. Nous avons encore attendu deux heures pour avoir les résultats. C'était une inflammation. Ma mère s'est tout de suite doutée de ce qui se passait mais elle n'a rien dit pour ne pas inquiéter Aleksina. À trois heures du matin, le médecin est passé nous dire qu'il s'agissait peut-être d'une appendicite. Pour en être sûr, elle devait passer un scanner, à huit heures. Si c'était bien ça, il allait l'opérer tout de suite.

Pendant toutes ces heures, je me suis dit que c'était de ma faute. Je l'avais fait trop travailler. J'étais responsable de ce qui lui arrivait. Je me sentais tellement coupable que je l'ai dit à ma mère. Elle m'a répondu que ce n'était pas grave, que tout le monde se faisait opérer d'une appendicite. Elle voulait me calmer. Elle voyait que j'étais vraiment mal.

Quand nous avons dit que nous allions rentrer nous reposer quelques heures, Aleksina a voulu rentrer avec nous. Elle était très angoissée, elle ne voulait pas rester à l'hôpital. Je lui ai parlé, je l'ai fait rire pour lui faire oublier la peur et la douleur. Il était quatre heures du matin et je lui répétais qu'il valait mieux passer la nuit là où les médecins s'occuperaient bien d'elle. Elle m'a dit que je la soulageais, qu'elle se

sentait bien avec moi. Finalement, elle a accepté mais elle m'a demandé : « Mélissa, tu viens demain matin à huit heures ! Tu ne m'oublies pas ! » Je l'ai rassurée : « Oui, je te promets. Ne t'inquiète pas ! »

Nous sommes sorties, ma mère et moi, et nous avons repris la voiture. J'étais sous le choc. Je n'avais jamais vu ma soeur dans un pareil état. Je n'avais pas imaginé que ça pourrait m'arriver. Nous étions toujours ensemble jusque là, et brusquement nous étions séparées par la douleur. Je n'avais pas réalisé qu'elle pouvait être fragile. Je ne pensais pas que ça me ferait aussi mal.

À huit heures, nous étions de retour. Le médecin nous a annoncé qu'elle allait subir une opération en urgence. Il nous a dit que c'était parce qu'elle avait supporté trop de poids qu'elle avait déclenché une appendicite. Il l'avait vu au scanner.

Quand elle est descendue, je l'ai accompagnée jusqu'à l'ascenseur en lui parlant et puis les portes se sont refermées. Je suis retournée dans dans la salle d'attente et j'ai pleuré. En fait, je ne cessais de verser des larmes, mais jamais devant elle. Je suis restée à l'hôpital pendant les cinq heures de l'opération. J'étais là quand elle est remontée dans sa chambre. Puis je suis rentrée dormir. Ils l'ont gardée un jour et elle est revenue chez nous.

Elle s'est rétablie. Les médecins lui ont dit de se reposer pendant un mois, puis de revenir au sport très doucement pour que la cicatrice ne s'ouvre pas. Elle reprend petit à petit. Je la coache toujours mais je fais attention. Elle a confiance en moi comme j'ai confiance en elle.

Yamine Dardar

Mon histoire est celle d'un miracle et elle se passe dans ma famille. Au début de l'année dernière, tout allait bien. Nous passions d'excellents moments ensemble, les repas de famille, les blagues entre cousins et cousines, sans parler des événements exceptionnels, les mariages, les baptêmes, les anniversaires. Tout ce qui est festif et joyeux me rend heureux et souriant.

Vers le moi de mai, j'ai senti qu'il se passait quelque chose d'anormal, comme si les parents, les oncles et les autres adultes voulaient nous

dissimuler quelque chose. J'ai d'abord été intrigué puis j'ai décidé de passer à autre chose.

Quelques mois plus tard, j'ai repris ma petite enquête. Ma tante qui habite à quelques minutes de chez nous passait de moins en moins nous voir. C'est la plus jeune de la famille de mon père, une personne accueillante et très chaleureuse, toujours de bonne humeur. Elle est très proche de mes parents et d'habitude, elle nous rendait visite toutes les semaines. Comme je la voyais moins, je me suis dit que le problème familial la concernait directement. Il y avait forcément une raison à son absence.

Je suis allé chez elle pour discuter et me renseigner sur ce mystère. Dès que je l'ai aperçue, j'ai compris qu'elle avait un problème grave. Il m'a sauté aux yeux. Elle était tellement faible qu'elle n'arrivait même plus à marcher. C'est en écoutant une discussion entre adultes que j'ai compris qu'elle avait une maladie qui s'attaquait à son rein. Il gonflait et la faisait souffrir. Ça m'a fait beaucoup de peine. J'ai été très inquiet quand les médecins ont décidé de lui retirer le rein malade. Après les analyses, ils ont constaté que l'organe était infecté par une tumeur. Mais, c'est là qu'est le miracle, les médecins ont retiré le rein au bon moment. La tumeur n'était pas développée et elle ne s'était pas propagée à d'autres organes. J'ai pensé que ma tante était miraculée d'une maladie incurable.

Owen Defontaine

Il y a trois ans, mon père et moi avons participé à une vente aux enchères. C'était dans un domaine gigantesque où il y avait beaucoup de box fermés.

Un box est un garage. Des particuliers achètent des garages pour entreposer toutes sortes d'objets. Quand le propriétaire ne paye plus, le garage est cadencassé et mis à l'abandon jusqu'à ce qu'une vente aux enchères soit organisée. Le box est alors vendu au plus offrant.

La vente a commencé et nous avons fini par acheter un box pour 200 euros. Il était de taille moyenne et la peinture était écaillée. J'en ai déduit qu'il était assez vieux.

Quand nous l'avons ouvert, j'ai vu que je ne m'étais pas trompé. Le box était rempli de vieux objets. Il y avait de tout : un micro-ondes, des enceintes, un vieux vélo de course et d'autres objets tous plus intéressants les uns que les autres...

Mais ce qui a retenu mon attention était sur une étagère au fond du box. C'était une petite radio noire et poussiéreuse à laquelle il manquait un bouton, sur la gauche.

Je la regardai longtemps. Enfin bon, mon père pouvait sans doute la réparer. Il bricole toujours dans son atelier. Je ne comprendrai jamais pourquoi il aime tant réparer tous les vieux trucs qu'il trouve. C'est vieux, c'est moche et ça ne sert à rien.

De retour à la maison, mon père est parti directement à l'atelier pour rafistoler la vieille radio. Le lendemain matin, il me l'a rendue, avec de nouveaux boutons, repeinte et vernie. On aurait dit qu'elle sortait du magasin. Il me l'a tendue en me disant que je pourrais écouter les matchs de hockey dans ma chambre.

Demain, c'est les vacances d'été. Elles vont être longues. Tous mes amis sont partis en famille. Je serai donc seul pendant deux mois. Mis à part promener mon chien, jouer aux jeux vidéo et écouter de la musique, je n'aurai rien à faire. Il faut que je trouve un truc pour m'occuper pendant tout ce temps si je ne veux pas mourir avant la rentrée prochaine. La radio peut-être. La radio peut m'aider.

— *C'est une histoire vraie ?*

— *Non. Pourquoi ?*

— *On dirait qu'elle est vraie. Mais alors, avec ton père, à toi ?*

— *Ah là par contre, c'est compliqué....*

Amir Hossein Saidi

Ce que je vais essayer de faire, c'est de raconter mon expérience de la vie. Je veux faire réfléchir par mon histoire. J'ai un passé difficile, comme nous tous. Mais ça me permet d'expliquer comment le mal qui nous arrive peut être transformé en un bien.

Il y a quelques années, j'ai été obèse. Je devais subir les surnoms moqueurs au collège et les reproches de ma famille qui me disait de

faire attention à ce que je mangeais. Le plus dur, c'était d'être vu par les autres seulement comme un obèse, d'être jugé en permanence là-dessus. On finit par l'intégrer en soi. Ça agit sur le caractère. J'étais devenu quelqu'un d'irritable. Je m'énervais très vite. Je n'étais pas violent – je ne suis pas quelqu'un de violent - mais dès qu'il y avait quelque chose, je m'énervais. Pourtant ce n'était pas dans mon caractère, et je le savais. Je le vivais de plus en plus mal.

J'ai cherché comment sortir de cette situation. On m'a dit qu'il y avait un club de boxe au lycée. Des amis m'ont incité à le tester. Je me suis donc inscrit et j'y suis allé. Là, j'ai compris que tout cet énervement dont je souffrais, je pouvais le mettre dans le sport. Au début, c'est très dur. Tu commences avec rien. Tu as l'impression que tout le monde te regarde alors qu'en vérité tout le monde s'en fout.

Je me suis mis à regarder des vidéos d'entraînement et je me suis fait un programme personnel, en plus de celui que je suivais au club avec mes amis. On m'avait souvent dit, au collègue, qu'il fallait courir pour maigrir. Mais jusque là, je n'avais pas essayé.

Je me suis mis à la course seul. Pourtant, je détestais courir. C'était un calvaire. Pour quelqu'un d'obèse, c'est normal. J'ai obtenu des améliorations tellement visibles que j'ai eu envie de progresser encore. De dix kilomètres à l'heure, je suis arrivé aujourd'hui à 20. Et de la souffrance, j'en suis progressivement venu au besoin.

C'était la même chose pour les pompes. Quand on m'en demandait dix, j'en faisais deux ou trois avec peine. Aujourd'hui j'en suis à 200, par séries de 25 avec trente secondes de pause entre elles. Ce que j'ai compris, dans cet effort contre moi-même, c'est qu'on pouvait détester quelque chose, se l'imposer quand même, et finalement l'aimer.

J'ai été mon propre entraîneur. J'ai été un entraîneur très dur. Je me suis mis des objectifs et je les ai tenus. Même quand je n'en pouvais plus, je continuais. Je savais que je devais tenir. C'est une habitude que j'ai prise : je me dis que je vais réussir, que je vais aller plus loin, et je le fais. Mon cerveau me le rappelle.

Le regard que les autres portaient sur moi a changé. Pourtant, j'étais le même. Moi aussi il m'est arrivé de juger une personne, et quand je l'ai connue, j'ai vu que ce n'étais pas du tout ce que je pensais. Un jour,

j'attendais devant le club avec mes amis. Un homme est arrivé, pas très bien habillé, l'air de ne pas savoir ce qu'il faisait là. Nous nous sommes moqués, nous avons pensé qu'il était un sdf qui traînait là. Quand le club a ouvert, il est entré avec nous. Et il s'est entraîné avec nous. Il nous a tous battus, vite et bien. En fait, c'était un boxeur qui avait gagné de nombreux combats. Nous avons jugé trop vite. Ça m'a fait réfléchir. Il faut faire l'effort de comprendre. Mais je ne regrette pas cette expérience. Si j'ai jugé, et j'ai fait cette erreur. Et bien l'erreur va m'aider pour plus tard. Comme ça m'est arrivé, ça ne va plus m'arriver parce que maintenant je sais. Le mal qui nous arrive dans la vie, c'est juste des rappels pour nous apprendre. C'est une leçon qui peut nous servir dans le futur.

UNE FILLE. Ça se voit qu'il est gentil !

Il y a beaucoup de gens qui essaient d'être meilleurs que l'autre mais pour être meilleur que l'autre, il faut d'abord être meilleur que soi-même. Le combat contre soi-même est plus important que le combat contre l'adversaire. Vous pouvez toujours transformer le mal que vous avez en bien. Mon mal, je l'utilise comme un avantage, pas comme un désavantage.

Le mal, il y en a qui restent bloqués dedans. Il y a même des amis qui ont des problèmes mais ils restent dessus. Ils disent ok, c'est comme ça, je suis comme ça. J'essaie de les aider. Mais en fait moi, je ne peux rien faire. Parce que c'est eux-mêmes qui doivent s'aider.

UNE AUTRE FILLE. En fait, il a raison. Si on se laisse marcher dessus par les problèmes, notre vie, on n'y arrive jamais. On se fait bouffer.

Je voulais vous dire : ne jugez pas le gens. Restez humbles. Faites de bonnes actions. Au jour de notre mort, ce sont nos actions que nous emporterons dans la tombe, les bonnes et les mauvaises.

UN GARÇON. Hé l'imam !

UNE FILLE. C'est quoi, ce surnom ? Pourquoi vous l'appellez l'imam ?

UN GARÇON. C'est un prophète en fait. C'est un gars bien.

L'AUTRE FILLE. Non, il est juste mature, c'est tout.







Entreprise sur la base du volontariat, l'expérience a demandé aux jeunes un engagement personnel et émotionnel important. Ils ont été motivés et accompagnés sans relâche par deux enseignants de Français du lycée, Malika Barki et Ahmed Bourahla qui nous parlent de cette aventure avant tout humaine

Le projet lui arrive en mars 2018. « J'ai dit oui parce que je connaissais Marie, par amitié. » Ahmed Bourahla, professeur de français, implique la direction du lycée Jean-Moulin qui se montre emballée. Le projet est présenté aux enseignants en juin. « Quand j'ai vu les moyens mis en œuvre, je me suis dit que ce serait un beau projet ! » se souvient Malika Barki, professeure de français. « De plus, l'intitulé initial, *L'autre et soi*, est un thème proche de celui du programme de terminale *Identité et diversité* ».

Le 5 octobre, l'équipe du Théâtre du Nord et Marie Desplechin exposent le projet devant une assemblée de lycéens volontaires. Un groupe de dix-sept s'inscrit. Il variera au fil des mois. Pour les jeunes, l'expérience demande un gros investissement. Il faut y consacrer des mercredis et des jours de vacances... Les deux professeurs accompagnent bénévolement toutes les séances et facilitent les choses en périodes de stage et d'examens. Ils voient les jeunes gens, qui manquent souvent de confiance en eux, se révéler sous un jour nouveau « *Ils ont connu l'échec scolaire. Ils se retrouvent dans des filières professionnelles parfois malgré eux. Là, on leur demande de montrer ce qu'ils valent en dehors de la copie... J'ai vu mes élèves se transformer en classe : avoir confiance en eux, prendre la parole, ignorer le qu'en-dira-t-on... Au théâtre, ils ne sont plus des élèves mais des individus avec leur histoire. Cette aventure humaine les aide à devenir adultes.* »

Ateliers conduits par

Marie Desplechin, écrivaine,
artiste associée au Théâtre du Nord,
marraine de l'École du Nord

Mise en voix et en espace

Céline Hilbich, comédienne

Mise en image

Alice Diop, cinéaste-documentariste

accompagnée de

Sarah Blum, cheffe opératrice

Montage

Clément Alline

Ahmed Bourahla

professeur de français et

coordinateur du projet

et Malika Barki,

professeure de français

Simon Gosselin,

photographe

Projet initié et coordonné
par l'équipe du Théâtre du Nord

Restitution publique le samedi 23 mars 2019

Remerciements à la Direction
du Lycée Jean-Moulin de Roubaix
et aux équipes enseignantes

Production Théâtre du Nord
Avec le soutien de la Fondation de France
et de la Fondation Fontaine



Ils sont quatorze, six filles et huit garçons entre 17 et 21 ans, élèves au lycée Jean-Moulin à Roubaix. D'octobre 2018 à mars 2019, à l'initiative du Théâtre du Nord, ils ont suivi un atelier d'écriture sous la direction de Marie Desplechin, artiste associée, puis une formation à la scène assurée par la comédienne Céline Hilbich. Ils ont répondu, devant la caméra, aux questions d'Alice Diop, cinéaste et documentariste. Ils ont présenté leur travail sur scène au Théâtre du Nord le 23 mars 2019.

03 20 14 24 24
www.theatredunord.fr

